

Alexandra Reynaud

LES TRIBULATIONS D'UN PETIT ZÈBRE



Épisodes de vie
d'une famille à **haut**
potentiel intellectuel

Le livre du blog !

EYROLLES

LES TRIBULATIONS D'UN PETIT ZÈBRE

Le mot « zèbre » a été créé par la psychologue Jeanne Siaud-Facchin pour désigner les enfants intellectuellement précoces, c'est-à-dire à haut quotient. Aujourd'hui couramment utilisé par la communauté de surdoués, il souligne sans la stigmatiser la différence dont peuvent souffrir les personnes dont le quotient intellectuel est supérieur à 130.

Alexandra Reynaud est la maman d'un petit zèbre dont le THPI (Très haut potentiel intellectuel) est découvert lorsqu'il a quatre ans.

Son blog « [Les Tribulations d'un Petit Zèbre](#) », témoigne du quotidien et du parcours de son fils, et devient une référence sur le sujet du surdouement.

Cet ouvrage retrace l'histoire de son fils Elijah depuis le diagnostic posé en 2008 jusqu'à aujourd'hui : ses passions, sa formidable soif de découverte, ses joies, sa sensibilité. Mais aussi ses peines, ses difficultés au sein de l'institution scolaire face à certains enseignants ou enfants qui ne comprennent pas ses différences et sa douceur.



www.editions-eyrolles.com

Les Tribulations
d'un Petit Zèbre

Groupe Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05

www.editions-eyrolles.com

Également dans la collection « Histoires de vie » :

Pauline Aymard, « *Elle s'appelait Victoire* »
Philippe Cado, « *Le jour où je me suis pris pour Stendhal* »
Mathilde Cartel, Carole Richard et Amélie Rousset, « *J'ai aimé un pervers* »
Karine Fleury, « *Seule contre tous...* »
Mary Genty, « *Non, je ne suis pas à toi* »
Angèle Martin « *Mon fils, victime de Happy slapping* »
Dany Salomé, « *Je suis né ni fille ni garçon* »
Les filles du calvaire, « *Le ventre vide, le froid autour* »

Avec la collaboration d'Anne Bazaugour

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Groupe Eyrolles, 2016
ISBN : 978-2-212-56358-0

Histoires de vie

Alexandra Reynaud

Les Tribulations
d'un Petit Zèbre

Épisodes de vie d'une famille
à haut potentiel intellectuel

EYROLLES

Sommaire

| | |
|---|------|
| Préface d'Arielle Adda | IX |
| Préface du Dr Gabriel Wahl | XIII |
| Où tout commence par un test de QI... .. | 1 |
| Mais de quoi parle-t-on ?..... | 13 |
| Et maintenant, que fait-on ? | 21 |
| De l'enthousiasme de la première rentrée des classes à l'ennui... .. | 25 |
| Les petits surdoués et l'école | 37 |
| De la grande diversité des surdoués..... | 43 |
| Nouveau bilan et premier saut de classe | 47 |
| Le jeune (T)HPI au quotidien | 55 |
| Avec le jeune zèbre, jamais un instant de répit !..... | 63 |
| La rentrée en CE2 | 69 |
| Les surdoués, des clichés à la querelle des termes..... | 77 |
| Fin du primaire et début de nouveaux combats | 89 |
| Du rôle et de l'utilité des référents académiques précocité | 101 |

Les Tribulations d'un Petit Zèbre

| | |
|--|-----|
| La douance en grandissant | 107 |
| L'arrivée au collège : 2 ans d'avance et une grande soif d'apprendre..... | 113 |
| Un voyage de fin d'année angoissant..... | 121 |
| Faire face à la souffrance de son petit zèbre | 127 |
| Le défi de l'adolescence | 133 |
| L'épisode de l'éclipse | 139 |
| Où nous décidons de la scolarisation à la maison : la seule option désormais envisageable | 151 |
| À côté de l'école | 159 |
| Et aujourd'hui ?..... | 163 |

Où tout commence par un test de QI...

Un samedi après-midi d'hiver, me voilà assise pour la deuxième fois de ma vie sur le divan d'une psychologue. La première fois remonte à tout juste un mois, et cela me semble pourtant une éternité. Déjà, je me fais l'impression de ne plus être tout à fait la même. Celle qui vient de s'installer à ma gauche dans un large fauteuil club flambant neuf, à l'allure confortable, relit ses notes, fouille dans ses papiers. Elle affiche une mine préoccupée, préparant son intervention avec soin comme un doctorant qui se dispose à soutenir une thèse devant un jury dont il appréhende quelque peu la réaction et les questions.

J'observe cette répétition générale exécutée dans un mutisme monacal, non sans émoi, alors qu'Elijah, 4 ans et toutes ses dents (de lait !), me fait face. Il gigote, beaucoup ; il est joyeux, toujours. Et depuis qu'il a eu la permission d'ôter ses baskets scintillantes en les faisant rebondir dans un son feutré sur l'épais tapis qui délimite la zone salon où nous avons pris place, il s'essaie à toutes les positions imaginables sur son fauteuil, réplique exacte du précédent, qui couine à chacun de ses mouvements. À ma droite, partageant le canapé avec moi, Aimé, son père, attend lui aussi que la séance débute. Je ne saurais dire dans quel état d'esprit il est. Il se montre assuré et calme, mais l'est-il réellement ?

De mon côté, je suis nerveuse. Je me demande ce qui va être dit, et un sentiment aigu de panique gagne du terrain seconde après seconde.

Une boule me tord le ventre comme si l'on allait exiger que je saute dans le vide du haut d'une falaise. La détente n'est pas de mise cet après-midi. Le rendez-vous n'a pas encore commencé à proprement parler et déjà ma tête se sent prise dans une tempête d'idées qui tourbillonnent et je me noie dans une frénésie de questionnements que je n'attendais pas. Toutes les hypothèses s'offrent à moi dans un flot émotionnel aussi intense qu'inattendu ; j'ai bien du mal à le contenir. Si j'ai revêtu mon costume d'impassibilité, je suis intérieurement aussi agitée que notre enfant qui chevauche désormais l'accoudoir du fauteuil, tel un cow-boy texan montant fièrement un cheval mécanique. Cette vision m'amuse par son décalage entre le sérieux des trois adultes, concentrés, aux aguets, et le monde survolté et vibrant de mon petit garçon pour qui ce jour est ouvertement une fête. L'incongruité du tableau me rend sur-le-champ un peu de sérénité et je reprends mon souffle.

Je jette furtivement un œil à la thérapeute, toujours absorbée par le classement de ses feuillets. Le son de sa voix me tire brusquement de ma rêverie et me rappelle à la réalité. Elle vient de se tourner vers nous et se lance, enfin. En guise d'entrée en matière, elle demande comment se sont passées les trois semaines qui nous séparent maintenant du jour où Elijah s'est frotté au test pour les plus jeunes enfants. Faire « bilanter » notre fils n'était pas notre initiative mais celle de sa grand-mère, ma mère. Et j'avais tenu à ce que la psychologue le sache afin que tout soit clair.

L'insistance de Mamie avait eu raison de notre résistance. Sa ténacité à chaque session Skype depuis le Qatar, où elle vivait alors aux côtés de mon père, son obstination à souligner qu'Elijah était différent avaient payé. Le doute s'était immiscé en moi mais, pour être honnête, il n'était pas question de doute quant à l'éventualité d'avoir fait naître un petit surdoué. Je ne me donnais pas le droit d'y croire.

Elijah avait toujours été un petit garçon lumineux, disert, câlin, très sensible et en perpétuelle ébullition, et rien qui ne pose justement problème. Pourquoi donc aller rencontrer un psy, au risque de le perturber ? Ne dit-on pas que « le mieux est l'ennemi du bien » ?

Mais, si le fait de ne pas voir cette évidence venait de moi ? Si le problème était, au fond, de mon côté ? L'élément déclencheur fut la crainte. J'eus peur de rater ce qui semblait si manifeste à ma mère, au point qu'elle ne parle plus que de cela depuis des mois quand nous étions au téléphone ou en vidéo-discussion. Elle était persuadée que son petit-fils possédait une maturité artistique et une intelligence peu conventionnelles, dont elle avait retrouvé les traits dans les descriptions d'une collègue, maman de trois enfants surdoués, et chez l'un de ses élèves au lycée français de Doha.

Je ne voulais pas prendre le risque de me tromper et, par la même occasion, de passer complètement à côté de quelque chose de déterminant pour la vie de mon garçon. Je ne voulais surtout pas devenir une de ces mères qui ne doutent jamais et sont toujours convaincues de savoir ce qui est parfait pour leur enfant. D'autant que moi, je doutais toujours, de tout. Nous irions donc faire passer ce satané test d'intelligence à Elijah. Mais s'il avait été décidé de franchir le pas en poussant la porte d'un psy, choisi au hasard sur les Pages Jaunes, le sujet du haut potentiel intellectuel demeurerait à mille lieues de moi au moment où mon petit garçon passerait cet examen.

Après un entretien préliminaire en famille, Eva Rickebourg¹ avait reçu Elijah seul sur une plage de trois heures pour réaliser un bilan incluant le WPPSI-III² et des tests de personnalité. Comme nous

-
1. Les noms de la plupart des personnes mentionnées dans ce livre sont fictifs.
 2. Test d'efficacité intellectuelle le plus couramment utilisé sur les enfants en âge préscolaire (de 2 ans et demi jusqu'à 7 ans et 3 mois).

n'étions qu'à quelques kilomètres et que je ne me voyais pas patienter aussi longtemps dans la salle d'attente, je rentrais chez nous avant d'aller le récupérer à midi.

C'est à l'occasion de cette matinée de test que j'ai effectué pour la toute première fois des recherches sur le surdouement *via* ce merveilleux outil que j'affectionne depuis ses débuts, au milieu des années 1990 : Internet. Or, ce que j'ai brièvement pu y lire m'a terrifiée. Une succession de sites désuets d'une grande tristesse présageant échec scolaire, dépression, exclusion, et de forums de discussion aux allures dérangeantes de concours de beauté. Les messages agressifs faisaient concurrence aux comparaisons déplacées de parents extatiques devant les prouesses de leur bambin. J'étais consternée devant mon écran, tout ça était si loin de nous, de notre façon d'élever et de considérer notre petit. Je me suis tournée vers Aimé :

— *C'est tellement négatif, tout ça ! J'espère de tout mon être qu'il n'est pas concerné.*

Sur ce cri du cœur, je me suis empressée de refermer mon navigateur, échaudée par ce que je venais d'entrevoir d'un univers qui, décidément, me paraissait bien lugubre. Cela me déplaisait souverainement, tant et si bien que je ne souhaitais à présent plus qu'une chose : essayer d'oublier prestement ce que j'avais goûté, me contentant d'aller chercher mon petit garçon à l'heure convenue.

De retour chez la thérapeute et après quelques minutes d'attente, Elijah réapparut, serein. Impatiente de retrouver nos habitudes, je m'empressai de noter la date de la restitution, planifiée trois semaines plus tard jour pour jour, et m'enfuis presque comme une voleuse, en serrant très fort sa petite main chaude dans la mienne, sans rien demander, ni rien vouloir savoir.

Durant le trajet, il me dit avec désappointement :

— *Pfff! ce sont des choses de bébé qu'elle m'a fait faire. Tout était très facile, on n'a fait aucun travail.*

Un éclair d'inquiétude traversa mon regard avant de croiser le sien, incandescent, dans le reflet du double rétroviseur fixé au pare-brise de ma voiture.

De cette passation des tests jusqu'au jour des résultats, nous n'en avons plus parlé. Et nous y sommes : madame Rickebourg, largement plus affable depuis qu'elle a levé le nez de son dossier, nous demande comment nous avons vécu ce laps de temps. J'explique sans détour la douche froide de ma recherche abrégée sur la Toile, et cite pour appuyer mon anecdote la remarque faite à Aimé englobant mon vœu que notre fils ne soit pas concerné. Taquine, la jeune femme me répond :

— *Eh bien, je suis désolée, parce qu'il va falloir que vous vous replongiez dans tout ça. Elijah est concerné, et même très concerné !*

La réponse vient de tomber comme un couperet et je suis dévastée. Cette montée d'adrénaline soudaine me plonge dans un état second, comme étourdie par un coup de massue. J'entends lointainement la psy, entrée dans un interminable descriptif de « ces enfants-là ». Série de nombres énoncée ; je ne sais même pas à quoi ils correspondent, trop abasourdie pour écouter attentivement les explications qui nous sont données. Malgré tout et sans que je ne sache comment, mon instinct parvient, en rassemblant sans délai des particules, des bribes, à flairer que ce test est en train de faire chavirer à tout jamais notre vie dans une dimension inconnue. Ce simple WPPSI dont je déchiffre maintenant le nom sur le compte rendu que madame Rickebourg me tend, un passage obligé que j'avais si longtemps refusé, me déroute à un degré inouï.

Je crève de chaud. Ce col roulé va avoir ma peau, c'est certain. S'il m'était permis à ce moment précis de me liquéfier sur ce canapé inconfortable, de disparaître comme le chat du Cheshire qui me fascinait étant enfant, je le ferais sans perdre un instant. Une envie irréprouvable me prend tout à coup de mettre mes mains sur les oreilles, de me protéger de ces mots qui me parviennent et m'agressent, faisant rejaillir par dizaines des images que je croyais profondément enfouies. J'exècre cette sensation, et plus encore le fait de ne l'avoir pas choisie. Je refuse de voir défiler ces moments dans ma tête ; je ne sais même pas pourquoi tout cela refait surface, moi qui n'ai jamais vécu accrochée aux souvenirs. Loin d'être de brumeuses réminiscences, ce sont des pans entiers de ma jeunesse qui virevoltent à présent sous mon crâne, autant de couleurs, d'odeurs, de textures qui dansent dans ma tête sans mon accord et me donnent le sentiment d'être une mouche piégée dans une toile d'araignée. *Damned.* Cette psy aurait voulu mettre un coup de pioche à l'endroit exact où j'avais réussi à circonscrire les peines et les incompréhensions collectées tout au long de ma vie qu'elle n'aurait mieux fait.

J'ai 28 ans et je bois la tasse à l'écoute de ses conclusions. Son discours me bouscule et me trouble. Je suis bouleversée et, en même temps, très en colère contre moi-même ; affreuse culpabilité qui m'accable dès lors. Nous sommes là pour parler d'Elijah et que fais-je ? Voilà quarante-cinq minutes que je contemple mon propre chemin, égoïstement. Seulement ces flashes qui me submergent ne laissent aucun doute, je comprends pendant cette longue restitution que j'étais moi-même une de ces enfants hors norme.

À la manière d'un poste de radio à peine audible qui tourne en fond sonore pour briser un silence pesant, madame Rickebourg continue imperturbablement de détailler les scores obtenus par notre garçonnet.

Je peine à distinguer des mots barbares qui me sont à cette date inaccessibles : item, plafond, profil cognitif, cubes. Mon esprit est parti pour d'autres cieux. Le temps s'est figé pour moi, *loading in progress...* Vacillant sur mon siège, j'ai désormais la certitude absolue d'être tout autant concernée par cette particularité intellectuelle.

Mon fils unique et adoré, aussi pétillant qu'épuisant, aussi discoureur qu'exalté, fait donc partie de cette minorité d'élèves pudiquement nommée par le ministère « les enfants intellectuellement précoces » (EIP). L'épilogue de la psy était sans appel, et il me fallait maintenant digérer cette annonce fracassante.

Cet après-midi a précipité à jamais nos vies, comme un microséisme vécu de nous seuls, imperceptible tremblement au milieu d'un océan de tranquillité. Elijah avait lui très bien traversé cette succession de séances, et affichait une confiance en lui revigorée. Il se montrait immédiatement plus affirmé à l'école et à la maison, rassuré des explications touchant à sa personnalité car ayant enfin le sentiment d'appartenir à un ensemble, lui qui jusqu'alors s'était toujours senti comme un Martien parmi les autres enfants. Aimé avait semblé accueillir la nouvelle avec beaucoup de philosophie, mais j'avoue que j'étais bien trop touchée pour me préoccuper de savoir si cette placidité était réelle ou factice.

À peine étions-nous rentrés que la mélodie d'un appel entrant sur Skype animait mon écran d'ordinateur. Trois tentatives en absence, sur l'espace d'une petite vingtaine de minutes, témoignaient de l'impatience symptomatique de ma mère. Sans même avoir le temps de poser mon sac ou mes clés, les bras encore encombrés du dossier contenant le compte rendu écrit du bilan d'Elijah, je répondais avec diligence à ce quatrième essai de prise de nouvelles.

— *Alors ? Je n'arrivais pas à vous joindre. Qu'est-ce qu'elle en pense la psy ? Il est surdoué ? Ça s'est bien passé ? Elle t'a dit quoi ?*

— *Tu avais raison, entièrement raison.*

Harnachée de mon casque et gesticulant devant la webcam posée en équilibre sur mon écran, je faisais de mon mieux pour étancher sa soif tout en ne portant à sa connaissance dans l'immédiat que l'essentiel de cet éprouvant rendez-vous. Je m'efforçais d'écourter la conversation que je devinais inévitable mais pour laquelle je n'avais réellement plus la force cet après-midi-là. Sans trop entrer dans les détails qui de toute façon se mélangeaient atrocement depuis plus d'une heure dans ma tête, je me démenais pour mobiliser le peu qui me restait d'énergie pour extraire la substantifique moelle des retentissantes conclusions de la psy. Rassembler ces éléments dans le brouillard de ma mémoire fut éprouvant, de manière euphémique.

En parallèle, attendant que je ne termine cette poussive synthèse, notre fils s'était engouffré dans le salon en sautillant tel un cabri. Lui était très en forme, comme à son habitude, et prêt à passer les deux prochaines heures lové sur le canapé entre ses parents, en partance pour une galaxie lointaine, très lointaine qu'il affectionnait tant. Il avait déjà choisi le DVD que nous visionnerions tous les trois, son préféré des six *Star Wars*, l'épisode IV, *Un nouvel espoir*, dont il connaissait par cœur chaque minute de pellicule et me récitait mot à mot des parties entières de dialogues, durant des heures, depuis qu'il avait l'âge de 2 ans. J'apprendrai quelques années plus tard que cette particularité, consistant à mémoriser instinctivement et restituer, sans effort particulier, des expressions, des phrases tirées de livres, de films, de dessins animés, de jeux vidéo, de publicités, d'émissions diverses porte un nom : l'écholalie différée. Je n'y voyais qu'une manifestation de l'excellente mémoire d'un petit garçon enjoué et passionné, spécialement fasciné par cet univers créé par George Lucas.

Le reste de la pré-soirée (petit clin d'œil à Sheldon Cooper¹, dont Elijah est un fan inconditionnel) se déroula tranquillement, malgré une machine à penser carburant à toute vapeur sous mon crâne. Se pouvait-il que ce soit ça ? Tout me semblait pourtant si cohérent et rassurant jusqu'à présent, en un mot « normal ». Ce terme m'obsédait littéralement.

Le soir même, je perdis ma voix comme jamais cela ne m'était arrivé. Je demeurai aphone une semaine durant, incapable de prononcer le moindre mot audible. J'avais été tellement sonnée par tout ça que j'en étais restée bouche bée, au sens propre comme au sens figuré.

Rien n'était bizarre à mes yeux, mon fils m'épuisait par sa logorrhée verbale mais c'était, pensais-je, le propre des enfants. Non ? Il adorait les livres, tout comme moi ; il en connaissait par cœur le contenu après que je lui en avais fait une seule lecture, comme c'était mon cas à son âge ! La seule punition cauchemardesque consistait pour lui en la privation de la sacro-sainte histoire du soir. Mais là encore, ayant deux parents lecteurs compulsifs, il devait (logiquement) tenir de nous...

Il a su lire très tôt, et a appris tout seul, comprenant intuitivement les mécanismes de la lecture. À 4 ans, il lisait couramment de véritables romans, quand ceux du même âge se régalaient à coller des gommettes. Cependant, ce qui était une quasi-tradition dans la famille m'apparaissait banal ou, tout du moins, trouvait une explication logique.

Il avait un sacré talent pour le dessin, comme son papa. Véritable artiste dans l'âme, il détestait colorier, estimant que cela n'avait

1. Personnage fictif de physicien au très haut QI, manifestant tous les traits du syndrome d'Asperger, dans la série américaine *The Big Bang Theory*.

aucun intérêt. Seule la création originale l'intéressait et le stimulait : il passait des heures à dessiner, de même qu'il se régala à créer des BD qu'il collait bout à bout au ruban adhésif et déplaçait sur plusieurs mètres dans la longueur de la maison, comme un immense serpent, support de fantastiques aventures. Il se fabriquait de fausses moustaches en papier façon Hercule Poirot, des masques rigolos, détournait le moindre carton d'emballage pour le transformer en robot futuriste dans lequel il se glissait, réalisait des montages en 3D pour donner corps à ses créations picturales les plus drôles.

Personne ne s'étonne jamais de ressemblances physiques entre un enfant et ses parents (ou ses autres ascendants) ; elles sont attendues, pour ne pas dire fébrilement guettées. Pourquoi alors s'étonner de ressemblances dans la façon d'être, dans la curiosité, dans les facilités (ou à l'inverse les désintérets) comme dans l'évolution générale ?

Peu après être entré à l'école en toute petite section, à tout juste 2 ans et demi, il a connu ce que j'appelle sa période puzzles. Il s'était pris de passion pour ces jeux au point de très vite passer à des modèles de 250 pièces. Mais là encore, rien de surprenant pour moi. Je n'avais été étonnée que par un détail : il les réalisait sans jamais s'appuyer sur l'illustration servant de modèle sur la boîte. Cette période m'avait d'ailleurs gratifiée des premières réflexions à l'école, sans toutefois éveiller chez moi de soupçon. Une enseignante avait insisté un matin pour qu'il prenne un puzzle « adapté à son âge » durant le temps d'accueil des élèves – c'est-à-dire un jeu de 20 ou 30 pièces tout au plus – et avait été déçue par mes explications concernant ses capacités en ce domaine.

Je n'étais pas en reste d'anecdotes de ce genre, toujours des petites choses de rien du tout, pensais-je, de simples décalages qui trouvaient systématiquement dans mon esprit une justification prenant la forme d'un déficit chez les autres, mais certainement pas d'une

marque d'originalité sur Elijah. Comme ce vacataire m'expliquant l'avoir exclu de l'atelier lecture, car il répondait à toutes les questions sur un conte qu'il avait lu à la classe la semaine précédente, avant même que ses camarades n'aient pu réfléchir. Le petit garçon avait alors très mal vécu cette mise à l'écart qu'il ne comprenait pas et jugeait injuste. De mon côté, je revivais ce que j'avais moi-même subi étant petite...

Ou encore cette maîtresse qui n'avait pas su apprécier la subtilité d'un très beau dessin de 1^{er} avril, réalisé à la maison et représentant un turbot. Elle n'y avait vu qu'un poisson ordinaire, au grand dam du garçonnet.

Vues de l'extérieur, à froid, je comprends aisément que des particularités comme un verbe très élaboré chez un enfant de 2 ans, une mémoire auditive et visuelle très développée, une acquisition très précoce et spontanée de la lecture, un talent marqué pour le dessin, ou encore une manipulation intuitive des nombres puissent sembler spectaculaires, et par conséquence inratables. Les remarques de l'infirmière scolaire lors de la visite médicale obligatoire de petite section ne m'avaient toujours pas mise sur la voie. Elle avait pourtant tenu à me rencontrer en personne, m'expliquant avoir été épatée par Elijah. Bluffée par son éloquence, elle avait écrit en rouge dans ses conclusions sur la double page du carnet de santé, soulignant à trois reprises le très : « petit garçon au langage TRÈS impressionnant ». Mais recevoir ce genre de remarques à propos de lui était si coutumier que cela n'avait soulevé aucun questionnement chez moi.

L'évidence est paradoxalement bien difficile à repérer, alors même qu'elle trône juste sous notre nez. Il est en fait très facile de passer à côté, dès lors que l'on ne dispose pas de la bonne grille de lecture, que ce soit par manque de réelles connaissances sur le haut potentiel

intellectuel qui permettraient d'identifier des indices très parlants, ou du fait d'une incapacité à apprécier où se situe vraiment la norme et, par ricochet, où se positionne son enfant par rapport à celle-ci.

Cette difficulté à évaluer son degré de compétences est bien connue en psychologie, sous le nom d'effet Dunning-Kruger. Les personnes surefficientes, probablement à cause de leur grande intelligence, ont une idée précise de l'étendue de leur ignorance, ce qui les amène souvent à sous-estimer leur niveau général, en ne voyant quasiment que leurs faiblesses et en minorant leurs forces. Ainsi, à la réaction de certains reporters, je crois être souvent passée pour une idiote aux yeux des moins enclins à comprendre de quoi il retournait. Une idiote au QI élevé peut-être, mais une idiote quand même, incapable de voir la différence de mon fils.